
Études littéraires africaines

Où va l'Afrique ? Narrer les futurs africains, entre prospective et science-fiction

Ninon Chavoz and Anthony Mangeon



Number 54, 2022

Futurs africains : utopies et dystopies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098482ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098482ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chavoz, N. & Mangeon, A. (2022). Où va l'Afrique ? Narrer les futurs africains, entre prospective et science-fiction. *Études littéraires africaines*, (54), 7–15.
<https://doi.org/10.7202/1098482ar>

OÙ VA L'AFRIQUE ? NARRER LES FUTURS AFRICAINS, ENTRE PROSPECTIVE ET SCIENCE-FICTION

Nous l'avons déjà souligné ailleurs ¹ : depuis une quinzaine d'années, il ne se passe plus un mois sans un article, dossier de presse, numéro de revue, volume collectif, rapport de prospective ou essai consacré à l'Afrique en devenir et à sa place majeure dans le futur de l'humanité ². Ce constat s'est encore renforcé en 2022, et les prochaines rencontres des études africaines en Europe, organisées à Cologne au printemps 2023, porteront à leur tour sur la question des futurs africains ³.

¹ MANGEON (Anthony), *L'Afrique au futur : le renversement des mondes*. Paris : Hermann, coll. Fictions pensantes : essais, 2022, 286 p. ; p. 9.

² À titre d'exemples, on pourra consulter : MAZAMA (Ama), dir., *Africa in the 21st Century : Toward a New Future*. New York : Routledge, 2007, XIV-286 p. ; CLARKE (Duncan), *Africa's Future : Darkness to Destiny*. London : Profile Books Ltd, 2013, 305 p. ; GOLDSTONE (Brian), OBARRIO (Juan), dir., *African Futures : Essays on Crisis, Emergence and Possibility*. Chicago ; London : The University of Chicago Press, 2016, 267 p. ; FINK (Katharina), GERHARD (Susanne), SIEGERT (Nadine), dir., *Future Africa : Visions in Time*. Nairobi : Contact Zones NRB, 2016, 243 p. ; HEIDENREICH-SELEME (Lien), O'TOOLE (Sean), dir., *African Futures : Thinking about the Future in Word and Image*. Bielefeld ; Berlin : Kerber Verlag, 2016, 343 p. ; CILLIERS (Jakkie), *The Future of Africa*. Cham (Suisse) : Palgrave Macmillan, 2021, VI-421 p. ; LOPES (Carlos), *L'Afrique est l'avenir du monde*. Paris : Seuil, coll. Poids et mesures du monde, 2021, 249 p. ; du côté de la prospective, on retiendra : SALL (Alioune), dir., *Afrique 2025 : quels futurs possibles pour l'Afrique au sud du Sahara ?* Paris : Karthala, 2003, 195 p. ; AHLERS (Theodore), KATO (Hiroshi), KOHLI (Harinder S.), MADAVO (Callisto), SOOD (Anil), dir., *Africa 2050 : Realizing the Continent's Full Potential*. New Delhi : Centennial Group International ; Oxford University Press, 2014, XXVII-489 p. ; BUCHALET (Jean-Luc), PRAT (Christophe), *Le Futur de l'Europe se joue en Afrique*. Paris : Éditions Eyrolles, 2019, 280 p. ; enfin, du côté de la presse, on pourra consulter le dossier *Afrique future* dans la *Revue des deux mondes* (sept. 2014), le dossier *Le Siècle de l'Afrique* paru dans *Le Point* (n°2370, 1^{er} février 2018) ainsi que les articles « C'est en Afrique que réside le futur de l'innovation » (*Le Monde*, 2 mars 2016) ; « L'avenir du monde se joue en Afrique » (*Le Monde*, 21 octobre 2016) ; « L'avenir de l'art est en Afrique » (*Télérama*, n°3505, 18-24 mars 2017) ; « Le futur de l'Afrique s'écrit dans le ciel » (*L'Express*, 20 mai 2021) ; « Enfin, l'afrofuturisme » (*Le Monde diplomatique*, *Manières de voir*, n°184 (*Science-fiction : vivement demain ?*), août-septembre 2022).

³ On relèvera notamment la parution d'un essai signé du philosophe Frédéric Neyrat (*L'Ange noir de l'histoire : cosmos et technique de l'afrofuturisme*. Paris : MF, 2022, 127 p. ; voir la rubrique « À propos » dans le présent volume, ainsi que la soutenance par Abd-el-Khadr Hamza d'une thèse sur *Afrique(s) et science-fiction : histoire(s) et représentations*, à la Sorbonne-nouvelle, le 22 novembre 2022, sous la direction de Xavier Garnier. L'appel et le programme des rencontres européennes

La production est tout aussi abondante dans les arts et la littérature, où l'on peut remarquer une incroyable profusion d'œuvres graphiques, plastiques, romanesques et cinématographiques imaginant le devenir des Africains sur notre planète, voire dans des mondes intergalactiques lointains⁴. Les anthologies, les projections et les expositions se multiplient – après « l'Université des futurs africains », qui fut installée au Lieu Unique à Nantes durant le printemps et l'été 2021, c'est le « festival des littératures de l'imaginaire » à Épinal qui a pris, en mai 2022, l'afrofuturisme pour thème de sa vingtième édition. Cet événement a donné lieu à plusieurs invitations d'auteurs ainsi qu'à la publication d'une anthologie du même titre aux éditions Mnémos⁵. Une nouvelle exposition, « Les Portes du Possible », vient de s'ouvrir au Centre Pompidou de Metz, qui traite des rapports entre l'art et la science-fiction avec un volet sur les futurs africains⁶, et le magazine (n°38) et site internet *Usbek&Rica* publie en janvier 2023 un dossier consacré à « L'afrofuturisme, réservoir d'utopies ». Sur la toile prolifèrent également les sites, blogs et autres podcasts d'artistes ou de critiques dédiés à l'émergence de la science-fiction en Afrique⁷. Dans ce

en études africaines sont disponibles en ligne (<https://ecasconference.org/2023/>), et accompagnés d'un volume en accès libre, *African Futures*, édité par Clemens Greiner, Steven Van Wolputte et Michael Boelig (Amsterdam : BRILL, 2022 : <https://brill.com/view/title/60904> – c. le 22-11-2022).

- 4 Une douzaine de romans ont été publiés ou traduits en français durant l'année écoulée. Voir la rubrique « À propos » (« 2022, année afrofuturiste »), dans le présent volume.
- 5 Conçue par Oulimata Gueye, l'exposition « Université des futurs africains » a été présentée au Lieu unique (Nantes), du 10 avril au 29 août 2021 (<https://www.lelieuunique.com/evenement/ufa/> – c. le 22-11-2022), et le vingtième festival des littératures de l'imaginaire, consacré à l'afrofuturisme, s'est tenu à Épinal du 19 au 22 mai 2022 (<https://www.imaginales.fr/le-festival/theme-et-pays-invite/> – c. le 22-11-2022). L'anthologie est dirigée par : NICOT (Stéphanie), *Afrofuturisme : l'avenir change de visage*. Saint-Laurent d'Oingt : Mnémos, 2022, 370 p. D'autres manifestations ont également eu lieu ces dernières années, par exemple *Black Utopia : Afro-futurism in Film* à la cinémathèque de Karlsruhe (Allemagne) en janvier-février 2018, *Africa is/in the Future* au PointCulture Bruxelles (Belgique), fin novembre 2019, ou *Fokus Afro-Futurism* à l'Elbphilharmonie d'Hamburg (Allemagne) en novembre 2022.
- 6 <https://www.centrepompidou-metz.fr/fr/programmation/exposition/les-portes-du-possible> (c. le 22-11-2022). Le catalogue (*Les Portes du possible : art et science-fiction*. Metz : Éditions du Centre Pompidou, 2022, 237 p.) consacre sa cinquième section à l'afrofuturisme (p. 175-205).
- 7 Des chaînes spécialisées ou des plateformes sont dédiées à l'afrofuturisme sur Internet (par exemple, <https://www.criterionchannel.com/afrofuturism> – c. le 22-11-2022, ou encore l'exposition en ligne Afropolitan Comics : <https://www.afropolitancomics.com/fr> – c. le 22-11-2022). Du côté des blogs, on consultera utilement celui de la journaliste Léa Polverini sur *Slate.fr*, en particulier les épisodes 3 et 4 de sa série « Les autres mondes », respectivement consacrés à « La science-fiction arabe, ou l'ère du désenchantement post-révolutions » et à « L'afrofuturisme, vers l'infini et l'Angola », ou encore le blog « Afrotopiques », créé et animé

domaine de création, les plus prestigieuses distinctions sont allées, ces dernières années, à des écrivains qui mettaient en scène les futurs africains⁸. L'engouement bat également son plein au cinéma : sorti en février 2018, et réalisé par le cinéaste afro-américain Ryan Coogler à partir d'une série de bandes dessinées créée par les éditions Marvel en 1966, le film *Black Panther* a remporté quatre Oscars et attiré des dizaines de millions de spectateurs, générant plus de 1,3 milliard de dollars de recettes, à l'échelle mondiale, durant sa seule exploitation en salles. Sa suite, *Wakanda Forever*, sortie à la mi-novembre 2022, est déjà promise à une réussite équivalente.

Pour les auteurs et leurs éditeurs ou producteurs, de tels succès sont assurément des motifs d'enthousiasme, qui encouragent d'autres créateurs à s'engager dans cette voie. Mais face à tant de manières concomitantes et pourtant différentes d'imaginer et de narrer les futurs africains, il reste ardu de s'orienter dans cette profusion : lui trouver une cohérence constitue, pour le chercheur, un véritable défi. Ce dossier des *Études littéraires africaines* entend contribuer aux débats critiques en se concentrant sur la dialectique continue qui s'élabore, au sein des fictions du futur africain, entre utopie et dystopie ou, plus précisément, entre *Afrotopia* et *Afrodystopie*, pour reprendre à deux penseurs africains, Felwine Sarr et Joseph Tonda, les concepts et les titres de leurs essais respectifs⁹. L'ampleur et l'actualité du sujet ont à ce titre incité le comité de rédaction des *ELA* à accepter le principe d'un numéro entièrement thématique qui constitue une première dans l'histoire de la revue : le présent dossier, qui résulte d'une journée d'études tenue à Paris le 16 novembre 2022, est ainsi augmenté d'un double « À Propos » consacré à la question de l'afrofuturisme et aux parutions de l'année 2022, ainsi que de trois entretiens avec des écrivains (Michael Roch, Annie Lulu et Gavin Chait), qui se substituent dans ce numéro aux habituels variés. Afin de proposer un cadre général à cette réflexion collective, notre introduction reviendra d'abord sur les liens entre prospective et fiction, pour souligner leurs convergences et s'intéresser brièvement ensuite à leur rapport au temps et à l'histoire.

par Marie-Yemta Moussanang sur le site de *Mediapart* (<https://blogs.mediapart.fr/edition/afrotopiques> – c. le 22-11-2022).

⁸ Entre 2016 et 2020, deux romancières qui montent, l'Afro-Américaine Nora Jemisin et l'Américano-Nigérienne Nnedi Okorafor, ont ainsi reçu, à plusieurs reprises et dans diverses catégories (roman, roman court, roman graphique, nouvelle...), le fameux Prix Hugo, décerné aux États-Unis à des œuvres de science-fiction ou de *fantasy*. En moins d'une décennie, trois écrivains originaires d'Afrique ont également remporté, en Grande-Bretagne, le prestigieux prix Arthur-C.-Clarke : la Sud-Africaine Lauren Beukes en 2011 pour *Zoo City*, l'Anglo-Nigérien Tade Thompson en 2019 avec *Rosewater* et la Zambienne Namwali Serpell en 2020 pour *The Old Drift* – roman qui a par ailleurs obtenu, la même année, le prix de littérature Windham-Campbell et le prix Anisfield-Wolf aux États-Unis.

⁹ SARR (Felwine), *Afrotopia*. Paris : Philippe Rey, 2016, 155 p. ; TONDA (Joseph), *Afrodystopie : la vie dans le rêve d'autrui*. Paris : Karthala, 2021, 268 p.

Prospective et science-fiction

Raconter l'Afrique au futur, c'est nécessairement proposer une visée prospective, voire prédictive, dans une tension constante avec l'imagination : comme le futur n'existe pas encore mais qu'il reste à faire, son récit demeure inévitablement imaginaire, jusque dans les tentatives d'anticipation les plus sérieuses ou les mieux informées. On voit ainsi émerger deux types de productions concurrentes, mais en réalité complémentaires, en raison de leurs problématiques communes : d'une part la prospective, définie par Thierry Gaudin comme « la construction de récits racontables de l'avenir »¹⁰, et d'autre part la fiction d'anticipation ou la science-fiction, qui s'accorde souvent plus de liberté par rapport à l'état actuel de nos connaissances ou de la science. Du côté des sciences humaines, nous aurons donc des pensées fictionnalisantes, qui mobilisent les ressources de l'imagination pour conduire leurs expériences de raisonnement, et notamment l'élaboration de possibles ou plausibles scénarios pour l'avenir ; parallèlement ou plutôt concomitamment, les narrations littéraires du futur se feront quant à elles fictions pensantes, c'est-à-dire affabulations qui réfléchissent à ces mêmes questions, au moyen de leur mise en mots, en intrigue et en récit.

On peut par ailleurs distinguer fondamentalement deux types de science-fiction, et deux types de prospective. Isaac Asimov définissait la première comme « cette branche de la littérature qui s'intéresse aux impacts du progrès scientifique sur les êtres humains »¹¹ et il insistait sur la nécessité d'imaginer les conséquences de certaines innovations ou révolutions techniques, scientifiques, mais aussi politiques, historiques ou morales dans l'avenir. En « cherchant notamment à anticiper les problèmes qu'on risque d'affronter dans le futur et à envisager des solutions »¹², Asimov recommandait donc à la science-fiction d'être prédictive ; mais d'autres écrivains, en particulier les romancières Ursula Le Guin ou Octavia Butler, cherchèrent plutôt à explorer des alternatives aux évolutions scientifiques et aux explorations spatiales, qui ne représentaient, selon elles, jamais autre chose que « des hommes blancs partant à la conquête de l'univers »¹³. En imaginant d'autres relations « entre les hommes et les femmes, mais aussi entre les races et les classes sociales »¹⁴, voire d'autres rapports à l'environnement ou entre les vivants, elles proposèrent

¹⁰ GAUDIN (Thierry), *La Prospective* [2005]. Paris : PUF, coll. Que sais-je ?, n°3737, rééd. 2013, 127 p. ; p. 5.

¹¹ ASIMOV (Isaac), « Social Science Fiction », in : BRETNOR (Reginald), dir., *Modern Science Fiction : Its Meaning and Its Future*. Chicago : Advent, 1979, XVI-327 p.

¹² GIBERT (Martin), *Faire la morale aux robots : une introduction à l'éthique des algorithmes*. Paris : Climats, 2021, 154 p. ; p. 105.

¹³ LE GUIN (Ursula), « The Magician », *The Guardian*, 17 décembre 2005, citée par : GIBERT (M.), *Faire la morale aux robots...*, op. cit., p. 102.

¹⁴ GIBERT (M.), *Faire la morale aux robots...*, op. cit., p. 103.

une science-fiction non plus tant prédictive que « descriptive », dépeignant d'autres mondes possibles : c'est cette voie qui domine largement aujourd'hui dans le courant afro-américain de l'afrofuturisme ou, plus largement, dans la littérature dite de *fantasy*.

Quant à la prospective, elle se divise également en deux courants dominants : celle des économistes, qui tendent à privilégier le mode routinier d'un *business as usual* (ou « ce qui se passerait si on ne faisait rien »¹⁵), ayant « du mal à imaginer l'avenir autrement que comme prolongement du passé récent »¹⁶, et celle des futurologues qui sont eux-mêmes fondamentalement de deux types : les « Cassandre » qui affichent généralement « un pessimisme radical, s'appuyant sur des données solides », mais qui tendent à « négliger l'ingéniosité et les facultés d'adaptation des sociétés humaines », et les « technos » qui, confiants dans l'apport des futures innovations technologiques, manifestent souvent un optimisme de bon aloi mais sous-estiment les délais de réalisation de leurs idées¹⁷. Prospective et science-fiction se recoupent ainsi très largement dans leurs visées (descriptives ou prédictives) et dans leurs orientations, les scénarios antagonistes de la première (les choses s'améliorent ou elles empirent) redoublant, dans une certaine mesure, la tension entre utopie et dystopie qui structure tant de récits de la seconde.

Ces deux domaines de l'anticipation varient évidemment dans leurs thématiques en fonction de l'échelle historique qu'ils adoptent. Pour ce qui concerne les futurs africains, on peut relever fondamentalement deux échelles, exemplairement représentées dans les romans de l'écrivain sud-africain Gavin Chait (*Lament for the Fallen* et *Our Memory like Dust*), évoqués ici dans l'article de Vittoria dell'Aira ainsi que dans l'entretien que l'auteur a accepté de nous accorder à l'occasion de la journée d'études du 16 novembre 2022 (voir ci-après « Que faire ? ou le dilemme du thé et du café : entretien avec Gavin Chait »). Dans un futur proche s'imposent les thématiques dystopiques du danger djihadiste, des migrations massives, de la guerre des mondes, du changement climatique et des catastrophes environnementales ou sanitaires : pour ne citer que quelques œuvres étudiées dans le présent dossier (et singulièrement dans les articles de Francesca Cassinadri, Khadr Hamza et Vittoria dell'Aira), les romans de Deji Olukotun (*After the Flare*, 2017), de Gavin Chait (*Our Memory like Dust*, 2017), de Lauren Beukes (*Moxyland*, 2008), de Paul Mc Auley (*White Devils*, 2004), de Deon Meyer (*Koors*, 2016), de Jean-Marc Ligny (*Aqua*, 1993 et *AquaTM*, 2006), de Namwali Serpell (*The Old Drift*, 2019) et de Nick Wood (*Water must fall*, 2020) inscrivent tous leurs intrigues à l'horizon des années 2020 à 2050, uniformément marquées, dans ces fictions, par l'exacerbation de nos préoccupations contemporaines. Cepen-

¹⁵ GAUDIN (Th.), *La Prospective*, op. cit., p. 98.

¹⁶ GAUDIN (Th.), *La Prospective*, op. cit., p. 47.

¹⁷ GAUDIN (Th.), *La Prospective*, op. cit., p. 47-48.

dant, dès lors qu'on adopte une perspective plus lointaine, au XXII^e voire au XXIII^e siècle, d'autres thématiques s'imposent, comme celles de l'unification de l'Afrique et du renversement des rapports de force avec les puissances occidentales, ou encore l'exploration spatiale, la terraformation du continent et d'autres planètes par des Africains – toutes pistes qui réouvrent la voie à des horizons plus utopiques. Ce sont elles, notamment, qui forment le cœur des romans d'Ayerdhal (*Demain, une oasis*, 1993), de Gavin Chait (*Lament for the Fallen*, 2016) ou de Léonora Miano (*Rouge impératrice*, 2019) évoqués dans notre dossier par Khadr Hamza, Vittoria dell'Aira et Mélissa Buecher-Nelson.

La fin des temps : apocalypse ou retournement ?

La question des échelles historiques invite à penser une autre dimension du rapport au temps qui structure tous ces récits : qu'ils soient dystopiques ou utopiques, ceux-ci manifestent une même obsession pour la fin des temps, laquelle se prête néanmoins à des interprétations différentes. Pour ceux qui adoptent un prisme pessimiste, la dystopie mène à ou prolonge une situation apocalyptique, soigneusement décrite dans ce numéro par Susanne Goumegou ou, dans ses variantes épidémiques et catastrophistes, dans la contribution de Francesca Cassinadri consacrée aux romans de Paul McAuley, Deon Meyer et Namwali Serpell. À l'inverse, une vision plus optimiste fera de l'effondrement d'un (éco)système économique, social, politique ou naturel l'occasion d'une remise à zéro et d'un nouveau départ, ou, plus marginalement, valorisera l'émergence furtive de ce qu'Elara Bertho nomme ici des « moments de grâce ». Le fantasme d'une réinitialisation de l'histoire prend alors souvent la forme d'un retournement de son sens : l'utopie projetée dans le futur n'est ainsi généralement qu'un retour au passé ou à un âge d'or révolu, c'est-à-dire, en somme, une rétrovolution ou une rétrotopie, pour reprendre à l'anthropologue Jean-Loup Amselle et au sociologue Zygmunt Bauman les néologismes qu'ils ont respectivement forgés pour désigner une semblable propension à idéaliser le passé à partir d'un présent conçu en termes essentiellement dysphoriques et nostalgiques¹⁸. C'est le cas, par exemple, dans *Le Retour de l'éléphant* du Tunisien Abdelaziz Belkhouja (2003) et dans *Rouge impératrice* de la Franco-Camerounaise Léonora Miano (2019), dont les intrigues situées au XXII^e siècle (en 2103 pour *Le Retour de l'éléphant*, en 2124-2125 pour *Rouge impératrice*) mettent en scène des peuples et des régimes africains prospères et puissants qui se sont substitués, sur les plans économique et géopolitique, aux États occidentaux jadis

¹⁸ Voir : AMSELLE (Jean-Loup), *Révolutions : essais sur les primitivismes contemporains*. Paris : Stock, coll. Un Ordre d'idées, 2010, 232 p. ; BAUMAN (Zygmunt), *Retrotopia* [2017]. Trad. de l'anglais par Frédéric Joly. Paris : Premier Parallèle, 2019, 246 p.

dominants. Mais ces fictions du futur africain s'écrivent et avancent en vérité avec le regard constamment rivé dans le rétroviseur : dans *Le Retour de l'éléphant*, ce n'est rien moins que la Carthage antique qui renaît de ses cendres, tandis que les technologies révolutionnaires à l'origine de tels miracles architecturaux, économiques et politiques sont de simples redécouvertes d'inventions anciennes qui avaient naguère assuré, voici douze mille ans, la prospérité et la puissance de l'Atlantide opportunément relocalisée au Sahara¹⁹. Et dans *Rouge impératrice*, le Katiopa – une appellation ancienne de l'Afrique subsaharienne par ses autochtones – se caractérise autant par sa volonté de « remonter les siècles, [de] vivre l'histoire à rebours »²⁰ que par sa force économique et politique, née de l'unification du continent avec ses diasporas outre-Atlantique. Dans leur propension à la rétrotopie, *Le Retour de l'éléphant* et *Rouge impératrice* ont finalement en partage un même imaginaire primitiviste. « Dans les années 2050, le peuple a décidé de renouer avec les principes de la République carthaginoise antique », rappelle en effet un personnage de Belkhodja, tandis que selon un autre, « le temple d'Elyssa, construit en 2068 », en hommage à la légendaire fondatrice de Carthage, abrite désormais « la plus riche bibliothèque du monde » en sus d'un culte néo-païen²¹. Le retour collectif à une forme d'animisme conduit par ailleurs le Katiopa à faire fi des autres dynamiques religieuses pourtant installées de longue date sur le continent, à savoir les monothéismes musulman et chrétien. Comme dans la pensée coloniale et ethnologique la plus surannée, il suffit donc, dans *Rouge impératrice* et *Le Retour de l'éléphant*, de se débarrasser de certains oripeaux spirituels pour retrouver spontanément le vieux fond archaïque et primitiviste originel, dans une Afrique dûment désislamisée et désoccidentalisée. L'histoire des peuples et des religions est toutefois plus complexe que ces fantasmes et il n'y a pas lieu de croire qu'il en ira autrement à l'avenir, en Afrique comme ailleurs. La tendance serait même inverse : entre 1910 et 2010, ce sont en effet l'islam et le christianisme qui n'ont cessé de multiplier les convertis, au détriment des religions traditionnelles africaines qui ont vu leur nombre de pratiquants passer des deux tiers de la population à moins de 9 %²². La perspective ouverte par Annie Lulu, dans l'entretien qu'elle a accepté de nous accorder au sujet de son roman *Peine des faunes*, se révèle à ce titre originale : plaçant au cœur de son récit le lien entre humains et animaux – qui constitue, selon Elara Bertho, une piste utopique récurrente dans les romans

¹⁹ BELKHODJA (Abdelaziz), *Le Retour de l'éléphant* [2003]. Tunis : Apollonia Éditions, 2016, 166 p. ; p. 140 à 144 et p. 149.

²⁰ MIANO (Léonora), *Rouge impératrice* [2019]. Paris : Pocket, 2020, 642 p. ; p. 11.

²¹ BELKHODJA (Abdelaziz), *Le Retour de l'éléphant*, *op. cit.*, p. 105 et p. 28.

²² Voir : MARSHALL (Katherine), « Des réalités religieuses à prendre au sérieux », *Revue des deux mondes*, septembre 2014 (*Afrique future*), p. 83 ; ainsi que : PÉROUSE DE MONTCLOS (Marc-Antoine), *L'Afrique, nouvelle frontière du djihad ?* Paris : La Découverte, coll. Cahiers libres, 2018, 239 p. ; p. 36.

de Lauren Beukes, Tade Thompson et Nnedi Okorafor –, elle rattache les convictions de ses personnages non à une résurgence de l'animisme, mais à un judaïsme africain, dont elle aurait réinventé les traditions.

Chiasme ou métaphore ?

Issus de contextes et de régions variées (Afrique du Sud, Congo, Guinée, Nigéria, Zambie, mais aussi Martinique, États-Unis et Europe), les textes abordés dans le présent numéro permettent de mettre en évidence une ligne de partage, qu'on synthétisera imparfaitement par l'opposition de deux tropes rhétoriques : le chiasme et la métaphore. On avancera en effet que de la production anglophone (majoritaire) à la production francophone (dans l'ensemble plus marginale), les dominantes et les obsessions diffèrent en fonction des aléas de l'histoire coloniale. Pour résumer schématiquement les choses, on pourrait dire que le monde francophone africain, traité ici dans les articles de Céline Gahungu (à propos de Sony Labou Tansi), Susanne Goumegou (à propos de Tierno Monémbo) et Mélissa Buecher-Nelson (à propos de Léonora Miano), privilégie la thématique de l'inversion et du renversement des mondes, dans le sillage du mouvement littéraire et politique de la négritude et de sa valorisation des cultures africaines jadis méprisées. Ce retournement du stigmatisme suivait lui-même la logique assimilationniste promue par la République française à l'époque coloniale, lorsque cette dernière accordait la citoyenneté à certains Africains (comme les ressortissants des Quatre Communes du Sénégal ou les anciens tirailleurs ayant démontré leurs mérites par leurs faits d'armes) et opérait ainsi la conversion d'un statut politique infâmant (celui de colonisé) à un statut politique enviable (celui de citoyen). N'ayant pas été confronté aux mêmes visées assimilationnistes, le monde anglophone africain ou afro-américain privilégie quant à lui les intrigues figurant l'arrivée d'extra-terrestres en Afrique, rejouant ainsi métaphoriquement la conquête coloniale ou la venue d'étrangers circulant dans d'étranges vaisseaux et dotés d'armes supérieures, comme le montre ici Peter Maurits à propos de la trilogie *Rosewater* de Tade Thompson. Les auteurs présentent par ailleurs les récits de voyage dans l'espace ou ceux qui mettent en scène la terraformation d'autres planètes (autrement dit la transformation de leur environnement afin de les rendre habitables par l'homme), renvoyant souvent dans ce cas aux expériences de la traite et de l'esclavage.

Ce constat de divergence, qu'on pourrait rapprocher de celui de Benoît de l'Estoile opposant une Afrique francophone muséographique à une Afrique anglophone plutôt conçue sur le modèle du laboratoire²³, ne prévient cependant pas l'identification de tendances communes. Dans l'un

²³ DE L'ESTOILE (Benoît), *L'Afrique comme laboratoire : expériences réformatrices et révolution anthropologique dans l'empire colonial britannique (1920-1950)*. Thèse soutenue à l'EHESS sous la direction de Christian Topalov, 2004, 938 p.

comme dans l'autre cas, on l'aura compris, les « futurs africains » se conjuguent aussi, et peut-être surtout, au passé et au présent : les récits de science-fiction – ou plutôt, pour reprendre la typologie établie plus haut, de « prospective-fiction » – sont autant de façons de revenir sur l'histoire coloniale et précoloniale du continent ou de souligner les problématiques brûlantes de notre temps. Aussi ne s'étonnera-t-on pas d'y voir émerger des inquiétudes récurrentes, ayant trait notamment aux conséquences humaines et écologiques du changement climatique : ces appréhensions constituent sans conteste l'un des fils rouges du présent numéro, des mises en garde de Sony Labou Tansi contre le « cosmocide » (Céline Gahungu) aux menaces épidémiques et sanitaires (Francesca Cassinadri), en passant par la représentation d'une crise de l'eau (Khadr Hamza) ou d'un massif exode animal (Annie Lulu) ou encore par une redéfinition écologique et située du Tout-Monde glissantien (Michael Roch). Si la science-fiction « descriptive » semble dominer les corpus étudiés, cette description ne saurait donc être conçue comme statique : elle est aussi chiasmatisée, métaphorique, en un mot « pensante », et confronte son lecteur à une succession d'interrogations et de crises, qui prennent parfois la forme de véritables dilemmes éthiques. Les entretiens menés avec Michael Roch, Annie Lulu et Gavin Chait, qui proposent respectivement dans leur fiction une « éthique de l'équilibre », un troublant plaidoyer en faveur de la « légitime défense par procuration » des animaux, et une réflexion sur les enjeux du choix, agiront à cet égard, nous l'espérons, comme autant de ferments et de prémises dans un débat qui reste à approfondir.

Ninon CHAVOZ et Anthony MANGEON ²⁴

²⁴ Configurations littéraires (UR 1337), Université de Strasbourg – F 67000 Strasbourg, France.